

Le Monde, 30 janvier 2024

[Jocelyne Porcher, sociologue : « Ce qui est en jeu, c'est le sens même du métier d'éleveur »](#)

Tribune de Jocelyne Porcher, sociologue

Les agriculteurs en colère, particulièrement les éleveurs de bovins, sont ceux qui ont joué la carte de l'agrandissement, encouragés par la FNSEA, et se retrouvent prisonniers de contraintes qui transforment leur relation de soin aux animaux, affirme la sociologue dans une tribune au « Monde ».

Jocelyne Porcher est sociologue et directrice de recherche à l'Institut national de la recherche agronomique. Elle est notamment l'auteur de « Vivre avec les animaux : une utopie pour le XXI^e siècle » (La Découverte, 2011) et de « Cochons d'or : l'industrie porcine en questions » (Quæ, 2010).

La crise agricole donne actuellement lieu à de nombreuses analyses menées par les agriculteurs eux-mêmes, des journalistes, des sociologues, des économistes, des agronomes ou des syndicalistes. Le niveau de rémunération, la concurrence faussée dans le cadre des accords de libre-échange, le non-respect de la [loi EGALIM](#), la bureaucratie kafkaïenne de la politique agricole commune sont des points de convergence entre syndicats, ce qui explique une certaine unité d'action.

Mais la colère, en France, celle qui a poussé des agriculteurs à sortir les tracteurs, semble renvoyer plus spécifiquement à une catégorie particulière d'entre eux. Ceux qui ont joué la carte de l'agrandissement, encouragés par la FNSEA [*Fédération nationale des syndicats d'exploitants agricoles*] et par [les Jeunes Agriculteurs](#), chantres de l'agro-industrie depuis des décennies et prétendus défenseurs du monde agricole. La majorité des agriculteurs qui manifestent ne sont pas libres de leur travail, ni libres des revenus de leur travail. Ils sont dépendants de l'Etat français et de l'Union européenne. Et le plan social qui vise à finaliser l'industrialisation de l'agriculture française n'est pas achevé ; 400 000 agriculteurs, c'est encore beaucoup trop.

« Mur de la résistance »

Je voudrais m'arrêter sur la situation des éleveurs bovins, car il semble être parmi ceux qui s'expriment le plus clairement et qui sont le plus écoutés. Leur métier est massacré par la surcharge de travail, en grande partie liée à un nombre d'animaux de plus en plus grand dans les exploitations, à des contraintes de travail qui transforment les relations aux animaux, à des critiques sociétales qui mettent en cause le sens même du métier.

Que disent en fait ces éleveurs et ces éleveuses ? Qu'ils ne peuvent plus travailler, c'est-à-dire faire les choses comme elles devraient être faites, car ils manquent de temps, ils manquent de revenus, ils manquent de collègues, ils manquent de reconnaissance. Ils sont prisonniers de décisions prises par d'autres. On peut remarquer que cela est vrai également pour d'autres catégories professionnelles : les enseignants, les soignants, les pompiers, les agents de propreté... métiers qui, comme l'élevage, ont pour fonctions d'élever, de soigner, de protéger, de nettoyer. Notons que ce ne sont pas les agriculteurs qui nettoieront les tonnes de lisier et de fumier déversés devant ou sur les bâtiments publics, mais des agents anonymes tout aussi mal payés qu'eux.

Les éleveurs et les éleveuses de bovins allaitants produisent de la viande. Ils font naître des animaux et les font tuer, certes. Mais ils élèvent des vaches, ils élèvent des veaux. C'est le cœur de leur métier, la relation aux bêtes. Cela non pas parce que le syndicat leur a conseillé de mettre en avant sur les réseaux sociaux l'affection envers les animaux et le bien-être de ces derniers dans leur immense stabulation, mais parce que cela fait partie de leur travail, de ce travail qu'ils ne peuvent justement plus faire.

C'est pourquoi, s'il devait y avoir convergence des luttes, il faudrait d'abord construire un « mur de la résistance » avec des infirmières, des aides-soignantes, des professeurs des écoles... Ce qui est en jeu ne relève pas seulement de règles et de normes ou du prix des carburants – ce n'est pas pour cela

seulement qu'on se suicide –, mais du sens même du métier d'éleveur. Est-ce qu'il s'agit de produire de la matière animale exportable, des « tec » (tonne équivalent carcasse) de poulets standards, de porcs, de moutons ou de veaux dans un espace mondialisé cruellement concurrentiel ? Ou est-ce qu'il s'agit de produire, de nourrir, de vivre et de travailler en accord avec les bêtes, avec nos concitoyens et avec la nature ?

Construire une pensée politique

L'élevage est un métier du soin. Soins des animaux, mais aussi soins des sols, soins de la nature. C'est à cette condition que les éleveurs nous nourrissent. Entre les prairies, les vaches et nous, ils font circuler la vie. C'est pourquoi plus de 80 % de nos concitoyens soutiennent cette révolte agricole. Pour cet engagement, pour ce travail quotidien auprès des bêtes et dans les champs. Par solidarité aussi. Car nombre de nos concitoyens savent très bien aujourd'hui ce que c'est que d'être sous-payé, mis en concurrence avec ses collègues, évalué sans cesse à grand renfort de tableaux Excel, empêché de bien travailler, de bien faire son boulot.

Ainsi, de nombreux éleveurs ne se sentent plus à la hauteur. A la hauteur de leur métier, qu'ils ne définissent pas comme « le plus beau métier du monde » parce qu'il conduit à euthanasier des bêtes en pleine forme, ni parce qu'il joue ou non un rôle dans la balance commerciale, mais parce qu'il est important, crucial, vital. Il s'agit d'élever les bêtes, puis de nourrir les gens. Il s'agit de contribuer à la santé des uns et des autres. Il s'agit de participer à la beauté du monde en construisant des paysages, en admirant les bêtes et en les faisant admirer, les limousines, les aubrac, les salers, leur stature, leurs cornes (« *Pourquoi ont-ils coupé les cornes des vaches ? Elles sont laides, comme ça !* », m'avait dit une vieille paysanne, tandis qu'un éleveur, plus récemment, constatait tristement que les vaches n'étaient plus rien que « *des ventres à veaux* »).

Au petit matin du 23 janvier 2024, [une jeune éleveuse et sa fille, Camille, ont été percutées par une voiture alors qu'elles étaient sur un barrage routier](#). Alexandra Sonac a quitté à jamais la ferme ; elle a laissé sa vie sur le bitume. Les vaches ne reverront pas leur éleveuse. Pour rendre un véritable hommage à Alexandra et à Camille, et pour pouvoir penser qu'elles ne sont pas mortes pour une baisse du prix du carburant et des miettes de concessions administratives, ne serait-il pas temps pour les agriculteurs, après la révolte virile au volant des tracteurs, de sortir de la souffrance et de l'obéissance et de construire une pensée politique ?

Loin des manipulations et des mensonges, des petits arrangements, des conseillers de tout acabit, réfléchir par soi-même, à son métier, à son travail. Devenir chacun et tous, comme me l'avait dit un éleveur de Salers, « *un homme libre avec des vaches libres* ».